

A young boy with dark hair is looking down, his expression somber. He is wearing a light-colored, textured jacket. The background shows a desolate, war-torn town with ruined stone buildings and bare trees under a pale sky. The entire image has a blueish-grey color cast.

Nedim Gürsel

Retour dans
les Balkans

« C'est au retour d'un voyage à Mostar, durant cette interminable guerre, qu'une nuit j'ai été réveillé par le téléphone. C'était mon ami Predrag Matvejević, écrivain croate, natif de Mostar, qui appelait : "Vous l'aviez construit, nous venons de le détruire !" m'a-t-il dit. J'ai tout de suite compris. Il s'agissait du "Vieux", comme nous l'appelions entre nous, c'est-à-dire de ce merveilleux pont que l'architecte ottoman Hayreddin, disciple du grand Sinan, avait bâti comme un collier en argent sur la Neretva. À l'époque où la Yougoslavie existait encore, il procurait tellement de bonheur à ces enfants de Bosnie, musulmans, catholiques ou orthodoxes mais amis avant tout, qui, ruisselant de joie, plongeaient dans les eaux bleues et profondes car, dans les Balkans, les ponts ne relient pas seulement deux rives mais aussi les hommes. »

Dans ce récit émouvant, empreint de nostalgie, Nedim Gürsel, témoin de la destruction de Sarajevo, évoque le drame vécu par les populations balkaniques durant le conflit qui a mis à feu et à sang l'une des plus belles régions d'Europe, mosaïque culturelle aujourd'hui divisée. Il ausculte la mémoire et le cœur de ces hommes et de ces femmes et recherche les signes d'une possible cohabitation fertile et apaisée entre les différentes communautés.

Dans ces lieux où la tension entre nationalités est encore palpable, il nous livre son regard d'écrivain et d'homme engagé.

Nedim Gürsel est directeur de recherche au CNRS et chargé de cours à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages traduits dans de nombreuses langues. Il a récemment publié *La Turquie une idée neuve en Europe* et *Belle et rebelle, ma France* aux éditions Empreinte temps présent.

Traduit du turc par Zühal Türkkan

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vous commence déjà à vous tuer. Alors, vous réalisez que votre seul partenaire dans ce tango est la mort. Quand cette guerre sera finie – si elle finit un jour – personne ne pourra en parler facilement. Tous vos rêves deviendront des cauchemars. Le temps s'est arrêté. Toute une jeunesse a été décimée. Et l'été ne sera plus jamais beau. »

Est-il possible de se souvenir de cette dernière phrase sans penser à l'été 1978 ? Cet été-là j'étais resté une semaine entière à Sarajevo, participant en journée aux séminaires du département orientaliste de l'Université, et contemplant la ville du haut des collines la nuit. Ces collines, d'où l'on tire désormais pour semer la terreur. Je ne pouvais pas savoir que mes amis d'alors affronteraient la mort des années plus tard dans une guerre si sanglante.

Je me souviens de Sarajevo, de ses monuments dont l'histoire commence avec les Ottomans pour continuer avec les Habsbourg. Les coupoles de plomb, les minarets, les bazars, les bains publics, les medersas et les *tékkés* avec leurs cours retirées, les herbes folles qui poussent dans les cimetières comme chez nous à Eyüp, les ombres des clochers qui s'étalent sur les berges de la rivière avec celles des gratte-ciel se mêlent dans ma mémoire. Les vieilles boutiques de *Baščaršija*, vestiges du système ottoman des corporations, sont en pleine harmonie avec le bâtiment de la préfecture de style autrichien qui imite pourtant l'architecture orientale. Cette harmonie trouve plutôt son origine dans l'entente des peuples et des religions que dans un simple agencement esthétique. Cela vaut aussi pour le minaret de la mosquée de Gazi Hüsrev Bey, la tour de l'horloge en pierre, ainsi que pour leurs arches en pierre et leurs garde-fous en acier. Et le Miljacka qui prend sa source dans les montagnes de Bosnie roule ses flots vers d'autres villes en coulant sous les ponts. Toutes ces villes ont elles aussi leurs

mosquées, leurs synagogues et leurs églises. Elles ont chacune une place dans ma mémoire avec leurs rivières, leurs ponts immortalisés par des légendes qui unissent non seulement les deux rives mais aussi les hommes entre eux. Je pense aux églises et aux mosquées que j'ai vues à Sarajevo, aux épitaphes en hébreu sur des stèles funéraires toutes blanches plantées ici et là sur le sommet de la colline Borak. La lumière des icônes de la Vierge éclaire les vieux Corans qui remplissent les rayons de la Bibliothèque nationale. Elle éclaire en même temps l'enceinte de la vieille synagogue et les fresques de l'église orthodoxe. Malheureusement, tous les peuples de cette région – Musulmans, Orthodoxes, Catholiques et juifs – qui ont vécu si longtemps ensemble, ne sont plus amis. L'année dernière, la célèbre bibliothèque de la ville fut anéantie avec tout l'héritage culturel qu'elle contenait. Ce n'est pas seulement un bâtiment qui a été détruit, mais l'identité même du peuple musulman de Bosnie.

À Mostar, le pont, vieux de quatre siècles, a été également bombardé. Ce chef-d'œuvre suspendu dans le vide comme un collier en argent, qu'avait bâti l'architecte Hayrettin, disciple du grand Sinan, n'est plus. Pourtant, il procurait tellement de bonheur à ces enfants qui, ruisselant de joie, plongeaient dans les eaux bleues et profondes de la Neretva. Bien qu'ils fussent des enfants dont les pères et mères pratiquaient des religions différentes, ils étaient de la même ville et de la même langue. Aujourd'hui, comme c'est triste de les voir devenir ennemis, alors qu'ils jouaient ensemble cet été-là, ces mêmes enfants que je croyais unis tels les pierres du pont qui enjambe les précipices. Je me souviens de Mostar où nous étions allés pour la journée ; je me souviens des murs jaunes, verts, violets ; des maisons de l'ancienne ville et de ses rues étroites, du marché des forgerons et des étameurs, de la fontaine située dans la cour de

la mosquée Karagoz Bey et de l'amitié, aussi transparente que l'eau jaillissant du marbre et qui ne s'est jamais altérée.

Désormais, il ne reste plus rien des beautés qui, cet été-là, m'avaient enchanté en Bosnie. Ni les ponts, ni les amitiés n'ont résisté à l'épreuve de la guerre. Le minaret de la mosquée Gazi Bey à Sarajevo, lui, résiste encore aux bombardements réguliers des artilleurs serbes, mais jusqu'à quand ? Jusqu'à quand ces atrocités vont-elles durer ? Les gens seront-ils arrachés à leurs foyers, à leurs terres et à leurs vies ? Jusque quand cette pluie de sang et de feu tombera-t-elle sur mes amis de Sarajevo avec qui j'avais partagé le bonheur de l'été 1978 ? Le fleuve Miljacka peut bien couler jusqu'à la fin des temps, jamais il ne pourra nettoyer la souillure de la « purification ethnique ». Ni la Drina que le maître Andrić immortalisa. Quelle terrible situation que de suivre sur un écran de télévision les événements atroces de la guerre en Bosnie ! Non, je ne peux pas rester indifférent à ce qui s'y passe. Malheureusement, je ne peux rien faire d'autre que de gribouiller ces lignes. Pourtant, le peuple de Sarajevo qui vit depuis des mois sous le siège des Serbes a besoin d'actions concrètes. Là-bas, les gens ont faim, les enfants ont besoin de lait et de pain. Non seulement on ne les laisse pas enterrer leurs morts, mais en plus, ils ne peuvent même pas soigner leurs blessés. Les artilleurs serbes ne leur donnent pas une minute de répit. Et les tireurs d'élite abattent comme des lapins dans une fête foraine ceux qui s'aventurent sur l'avenue Voyvad Putnika. Ils touchent une grosse prime pour chacune de leurs victimes. L'un d'entre eux expliquait dans un journal l'enthousiasme que suscitait en lui la chasse à l'homme, tout en serrant son fusil à lunette sur sa poitrine. Un autre, Edward Limonov, l'écrivain russe que j'avais jadis connu, racontait à ma grande déception qu'il n'échangerait contre rien au monde cette force extraordinaire que procure un fusil-mitrailleur dernier modèle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*« Les chiffres disent les couffins des bébés
Les chiffres disent les cercueils des villes
Le pays avec 103 millions d'habitants
Avec ses orphelins ses fous et ses ruines
L'un de ceux qui sont partis était de chez nous
Il n'est pas revenu
Il est revenu aveugle
Avait-il des yeux bleus ou noirs je ne m'en souviens pas très
bien
Il est revenu avec une jambe en moins
Et n'a pu retrouver la porte de sa maison. »*

Ici, les combattants du front ne sont pas encore rentrés chez eux. Je sais que la plupart ne pourront retrouver la porte de leur maison. Même s'ils la retrouvent, ils ne pourront guère y habiter. Car à Sarajevo, les maisons épargnées par les bombardements sont bien rares. Mais ce qui m'a le plus peiné en tant qu'écrivain fut la destruction de la Bibliothèque nationale.

Le meurtre eut lieu à Sarajevo

Un matin nous avons longé avec Sead le fleuve Miljacka jusqu'au quartier où se trouve la Bibliothèque nationale. L'eau avait la couleur de la boue. D'après Sead, c'est à cause de la pluie d'hier soir. Selon moi, cela est dû aux larmes de sang du Miljacka qui irrigue la terre de Bosnie. Car ce fleuve est la mémoire du pays tout entier. Ne croyez pas que l'eau ne peut avoir de larmes. Si le cœur des hommes s'est tant endurci, si leurs yeux sont avides de sang, s'ils bombardent les écoles et les hôpitaux pour le plaisir, alors l'eau peut verser des larmes de sang. Oui, même l'eau. « Allah a scellé leur cœur et leur ouïe ; sur leurs yeux est un bandeau. » J'avais lu ce verset de la *Sourate Bakara* en exergue à un chapitre dans *Le Derviche et la mort* de Meša Selimović. En marchant le long du fleuve j'ai pensé au héros de Selimović, Ahmet Nurettin, le derviche *mevlevi* qui, tout seul, tenait tête à l'injustice. Si je me souviens bien, son couvent se trouvait à Sarajevo, sur une colline rocheuse en bordure du Miljacka. Alors que le derviche s'était retiré du monde pour se consacrer à la contemplation mystique, il se rebellait soudain contre les dirigeants afin de sauver la vie de son frère cadet, innocent, mais condamné à la peine de mort. Finalement, il devenait lui-même un oppresseur mais sa révolte était justifiée. Car « les cœurs et les oreilles des hommes étaient scellés », une épaisse nuit s'était emparée du monde. Personne n'entendait le cri des innocents. Comme aujourd'hui.

Pendant que le Miljacka continue à couler en écumant sa boue, nous arrivons à la Bibliothèque nationale en passant par un pont aux arches de pierre qui doit dater de l'époque ottomane malgré

son nom : *Latinluk*. Il n'en reste plus que quatre façades. La toiture s'est complètement effondrée sous une pluie de roquettes. Vue d'en bas, elle ressemble à une toile d'araignée accrochée au bleu du ciel. Désormais il ne reste plus rien des vieux manuscrits qui étaient soigneusement conservés dans la réserve, des rayons sur lesquels étaient rangés des milliers de volumes de géographie, d'astrologie, de littérature et d'art. Il ne reste plus rien non plus des miniatures ottomanes aussi colorées que la mosaïque ethnique des Balkans. Les stucs décorent toujours la façade principale mais la Bibliothèque n'est plus qu'un amas de ruines. J'ai soudain la sensation d'un étouffement. À vrai dire, je ne m'attendais pas à un tel ravage. Pourtant je savais que l'histoire de l'humanité est marquée par tant de barbarie, d'incendies et de ruines. De l'incendie de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie jusqu'aux livres brûlés par les Nazis, en passant par les autodafés de l'Inquisition dans toutes les villes d'Europe, l'humanité a été témoin à chaque grand tournant de son histoire de destructions comparables. Mais à Sarajevo, on veut délibérément anéantir la culture d'un peuple et effacer sa mémoire de la surface de la terre. Ce crime est, en plus, commis grâce aux armes les plus perfectionnées de notre siècle. Je murmure les deux vers qu'Antonio Machado avait écrits à la mémoire de Federico Garcia Lorca :

« *Le meurtre eut lieu à Grenade
Dans son Grenade à lui.* »

Cette fois, le meurtre eut lieu à Sarajevo ! Le Guadalquivir a coulé jusqu'ici pour répandre sur les livres calcinés le sang du poète andalou. Et les fascistes serbes ont fusillé une ville entière avec son passé et son avenir ainsi que son patrimoine culturel. Le meurtre eut lieu à Sarajevo, j'en suis témoin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

majorité. Maintenant, elle fait partie de la Serbie. Et les Turcs comme les Albanais y vivent sous pression serbe.

Nous allons atterrir dans un moment. Alors que les roues de l'avion se déploient avec fracas, je me souviens d'une chanson populaire de Skopje :

*« Sur la plaine de Vardar, sur la plaine de Vardar !
Je n'ai pu gagner assez
pour épouser ma bien-aimée. »*

Ma grand-mère paternelle la chantait avec son accent de Roumélie en regrettant les merveilleux jours d'antan et l'abondance dans laquelle sa famille vivait avant d'émigrer en Turquie. « Je ne peux plus rester dans ces contrées », chantonnait-elle amèrement, puis elle allumait une cigarette tout en songeant au passé. Comme tous les rapatriés des Balkans, elle exagérait peut-être un peu. Peut-être ne vivaient-ils pas dans une si prodigieuse abondance, mais les jours difficiles vécus après l'exode vers la Turquie avaient transformé dans sa mémoire la plaine de Vardar en un paradis perdu. Je serai tout à l'heure dans ce paradis qu'elle avait façonné dans ses souvenirs. Et je chercherai en vain la maison de bois où avait passé son enfance celle qui m'appelait *pupulkam*², ainsi que la chambre silencieuse donnant sur le fleuve Vardar, le mûrier de la cour et les fêtes des vendanges que l'on célébrait « avant que les Serbes n'entrent dans Skopje ».

Je me suis installé au Grand Hôtel. L'année dernière, à mon retour de Struga, j'étais déjà resté dans cet hôtel pour une nuit. Rien n'a changé depuis : le même salon, la même froideur des fauteuils en cuir, les petits drapeaux de la réception, l'ascenseur

qui fait toujours autant de bruit à chaque arrêt et le bar retiré dans un coin. Puis, la rareté des alcools sur les étagères. Par contre, la carte géographique de l'ancienne Yougoslavie qui occupait tout un mur n'y est plus. À la place, on a accroché un tableau sur lequel une jeune femme se tient la tête entre les mains, les yeux fixés sur le sol. Des taches abstraites tirant leurs couleurs de ses cheveux défaits virevoltent dans l'air. La nuit, ces taches semblent répandre la lumière sur la surface du tableau. Est-ce la lueur d'espoir de la nouvelle Macédoine, ou bien la volonté de sortir de cette impasse, de cette situation trouble dans laquelle s'enlisent les Balkans ? Cette fois-ci, on m'a donné une chambre plus spacieuse. Je me suis déshabillé, puis allongé sur le lit. La chaleur est insupportable et il n'y a pas d'air conditionné. Il n'y en avait pas non plus l'année dernière, mais la chaleur n'était pas si étouffante. Ma chambre donnait sur une galerie marchande, c'est-à-dire sur une masse de béton. Cette fois-ci, j'aperçois du haut de mon balcon le fleuve Vardar, le Pont-de-pierre et la forteresse juchée sur une colline en face. Depuis cette année, deux vols par semaine sont assurés entre Istanbul et Skopje. J'avais tellement peiné pour arriver dans cette ville l'année dernière ! La route de Salonique était fermée à cause du conflit entre la Grèce et le nouvel État macédonien, concernant le nom de ce dernier. De même que la route de Belgrade, à cause de l'embargo imposé à la Serbie. Alors, j'avais dû me rendre jusqu'à Sofia en avion, puis continuer ma route à bord de la voiture envoyée par le Festival de Poésie de Struga. J'étais attendu pour un symposium sur « le Particulier et l'universel dans la poésie ». La trentième des « Soirées poétiques de Struga » allait se dérouler pour la première fois en Macédoine indépendante. Cette manifestation littéraire devait avoir lieu à tout prix en dépit des difficultés économiques et politiques, malgré la guerre qui continuait à

deux pas de là. Le nouveau gouvernement voyait en ces « Soirées poétiques de Struga » une fenêtre du pays qui s'ouvrait sur le monde et, pour cela, se pliait à toutes sortes d'exigences pour faciliter l'arrivée des écrivains et des poètes venant des quatre coins du monde.

Je suis seul cette fois. Seul dans cette chambre d'hôtel en pleine chaleur avec les souvenirs de l'année dernière. Je n'ai guère envie de sortir. Au lieu de m'abandonner à la sieste, j'essaye de me rappeler la ville de Sofia où j'étais resté quelques jours avant de venir ici. J'ai de bonnes raisons pour cela, car mes impressions de Sofia font partie intégrante de mon aventure en Macédoine.

² Mon bébé, en macédonien.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sommeil profond et doux et dont les garde-manger étaient remplis de provisions. Les gens qu'on a arrachés à leur terre regrettent toujours le passé, ils racontent toujours les jours magnifiques d'antan, leur richesse et leur maison – oui, toujours leur maison – qu'ils ont abandonnée. Ma grand-mère était de ces gens-là, je veux dire une véritable « rapatriée des Balkans ».

Par la suite, j'ai retrouvé la même nostalgie dans les romans dont les héros étaient des rapatriés de Roumélie. La nostalgie et l'accent local étaient les traits principaux de ces personnages. Prenons Murtaza d'Orhan Kemal par exemple, qui met en scène un gardien de la paix fort original. Murtaza se distingue de ses collègues par son accent de Janina. Il se croit responsable non seulement du quartier qu'il surveille, mais aussi de l'honneur des femmes de ce quartier, et plus encore de celui du pays tout entier. Il a sa propre manière de s'exprimer qui donne à peu près ceci :

« Pendant les guerres balkaniques, il est parti au front lui aussi, le vaillant caporal, mon oncle maternel Hassan Bey, et d'attaquer les canons ennemis avec son sabre puis de tomber au champ d'honneur et de verser son sang sur les terres sacrées de la patrie ! Allah dans le ciel, l'État et le gouvernement à Ankara et moi dans ce quartier ! Moi, Murtaza, on m'appelle, moi qui ne ressemble à aucun de mes collègues. Moi qui suis de Janina ! »

La nouvelle de Furuzan intitulée *Les Ponts d'Edirne*, avait également retenu mon attention. Je ne pense pas qu'il existe une autre nouvelle dans la littérature contemporaine turque qui raconte aussi bien la solidarité entre les rapatriés de Roumélie, leur difficile intégration dans la patrie nouvelle et leur espoir de retour au pays où ils vivaient heureux dans l'abondance. Il me semble entendre la voix de la bonne vieille tante Adile de quatre-vingt-dix ans, cette voix rauque, quelque peu masculine

et sentimentale pourtant, comme celle de toutes les vieilles femmes de Roumélie qui ont surmonté tant d'épreuves. Avec son terrible accent, elle évoque le bon vieux temps en Roumélie :

« Si j'étais jeune, je m'en irais loin d'ici. La vieillesse est un si dur fardeau. De nos terres, personne ne s'occupe désormais. Je n'arrive pas à comprendre la raison de tant d'efforts que fournissent nos hommes. Ils s'en vont à l'étranger, pour un ailleurs incertain. Et ils laissent derrière eux la terre de leurs aïeux. Tellement de sang a coulé pendant la guerre de 93, tellement d'hommes écartelés, démembrés. Et les plus vaillants guerriers se sont fabriqués des cannes avec des branches de pommiers. »

J'ai passé mon enfance à Akhisar, parmi les enfants d'immigrés. J'ai joué aux billes avec eux, avec eux je me suis baigné dans la rivière. Ils se lançaient des jurons dont je n'ai jusqu'à ce jour jamais pu connaître la signification. Ils montaient d'énormes étalons, avaient les yeux bleus et les cheveux blonds. Tous étaient des enfants de Rouméliotes récemment immigrés. Quant à nous, mon frère et moi, dont les parents étaient nés en Turquie, nous nous croyions différents, et beaucoup plus turcs qu'eux. Nous nous moquions de leurs vêtements, de leurs jurons, de leur parler. Bref, tout était prétexte à raillerie ! À nos yeux, ils étaient ignorants de tout, y compris de l'histoire de leur nouvelle patrie. Ils ne savaient parler que des méfaits du communisme, mais ne connaissaient quasiment rien de l'époque ottomane. Tandis que nous autres avions entendu mille fois les histoires racontées par nos grands-mères et connaissions par cœur la guerre de 93, les deux guerres balkaniques et ce qui s'était passé à la proclamation de la Constitution. Par la suite, quelques-uns de mes récits furent imprégnés de ces histoires. J'aurais tellement voulu que nos

grands-mères soient encore en vie pour les écouter nous décrire leur « pays » avec cet accent si singulier ! « Dans mon cher pays qui sentait la rose tout était bon marché, nous avons d'ailleurs nous-mêmes un potager où nous cultivions tout de nos propres mains », disait tante Adile en faisant son marché à Istanbul.

Curieusement, l'exode des rapatriés de Roumélie ne cessa jamais, depuis la guerre de 93 jusqu'à nos jours. Au lendemain des guerres balkaniques, lors de l'échange des populations après l'Indépendance, puis entre 1950 et 1960 et même lors de l'ouverture récente des frontières⁴ aux Turcs de Bulgarie persécutés par Jivkov, les Balkans se vidèrent de leurs populations musulmanes. Mais la plupart de ces « rapatriés » retournèrent en Bulgarie, faute de pouvoir s'adapter à leur nouveau pays qu'ils croyaient riche et prospère.

Il est un personnage particulièrement attachant dans *Macédoine 1900* de Necati Cumalı, originaire de Florina. Il s'agit de son propre père qui a été contraint d'émigrer avec sa famille en Anatolie après la première guerre balkanique. Cumalı décrit dans ce livre la Macédoine du début du siècle. À travers ses souvenirs d'enfance, il évoque les Comitadjis bulgares qui allumaient des feux sur les ciels des montagnes enneigées et qui dansaient au rythme de mélodies pleines d'entrain, ainsi que les amis de son père, jeunes officiers ottomans et membres du parti « Union et Progrès ». C'était l'époque où, pour entrer dans l'organisation clandestine, on jurait fidélité, les yeux bandés, une main posée sur le Coran et sur un revolver. C'était l'époque où le héros légendaire, Niyazi Bey de Resne, s'était rebellé contre le pouvoir impérial et avait pris le maquis accompagné de son cerf aux cornes fourchues. C'étaient les jours précédant la proclamation de la Constitution, vécus dans la peur et l'espoir. Bien qu'ayant pris part à tous les événements de cette période,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour que s'ouvre une école turque en Macédoine. Avant, c'est-à-dire depuis les médersas ottomanes, il n'y avait ici aucun établissement de langue turque.

« Notre école ouvrit ses portes dès la proclamation de la République de Macédoine en 1948, me raconte Recep Bougarić. En ce temps-là, nous n'avions pas de personnel, ni de manuels. Il a fallu beaucoup d'efforts pour arriver là où nous sommes aujourd'hui. Nous dispensons un enseignement de huit ans en langue turque. Le macédonien est enseigné comme seconde langue mais notre principale langue de travail est fort heureusement le turc. Vous savez, quand notre école fut ouverte juste un mois et demi après la libération de Skopje, nous étions sur le point d'oublier le turc. La plupart d'entre nous ne savaient d'ailleurs ni lire, ni écrire. Dans ces conditions, il était vraiment courageux d'assurer un enseignement en turc, mais grâce à notre attachement à notre langue maternelle, nous avons pu surmonter toutes les difficultés. »

L'école turque « Tefeyyüz » se trouvait dans l'ancienne ville. En visitant la salle des professeurs, la bibliothèque et la salle de conférences, j'ai été quelque peu surpris par la présence de nombreux bustes d'Atatürk. Cet établissement qui prodiguait aux élèves une formation primaire et secondaire depuis cinquante ans, revendiquait l'héritage d'Atatürk beaucoup plus que ses homologues en Turquie. Elle avait adopté la laïcité et le raisonnement scientifique comme principes fondamentaux. En cela, l'école « Tefeyyüz » était un modèle de l'enseignement laïc, qui se fait malheureusement de plus en plus rare dans notre système éducatif en Turquie, où les écoles coraniques se multiplient.

« Notre but est non seulement d'affirmer notre identité, mais aussi d'éduquer nos enfants pour les voir un jour devenir de

véritables citoyens de ce pays, dit Recep Bougarić. Ceux qui n'ont pas émigré en Turquie doivent être considérés comme des citoyens à part entière de la Macédoine, qu'ils soient turcs, albanais ou macédoniens. »

En Macédoine, dont la population dépasse à peine deux millions d'habitants, les Turcs sont au nombre de cent mille. Mais, à en croire Bougarić, ils seraient plus nombreux s'ils n'avaient pas voulu eux-mêmes être recensés comme Albanais, étant donné que ces derniers constituent la communauté ethnique la plus importante après les Macédoniens.

Il y a eu aussi des mariages mixtes entre les deux communautés qui parlent des langues différentes, mais qui ont la même religion. Je me souviens des villages que j'avais vus l'année dernière près de Gostivar. Juchés sur les flancs des montagnes, ils avaient chacun une mosquée flanquée d'un minaret à deux balcons. J'avais cru alors que nous traversions une région habitée par les Turcs. C'est à Struga, lors d'une conversation avec le responsable du Festival, que j'apprendrai qu'il s'agissait en fait d'un village albanais. La Macédoine est une vraie mosaïque ethnique avec ses Albanais, ses Turcs, ses Serbes, ses Valaques et ses Tziganes. Ce n'est donc pas pour rien que les Français appellent « macédoine » une salade dans laquelle se trouve un mélange de légumes et de mayonnaise.

J'avais fait la connaissance de Luan Starova en Sicile, lors d'une rencontre d'écrivains méditerranéens. Depuis, nous nous sommes souvent revus. L'année dernière, dans la cour ombragée de l'église Sainte-Sophie à Ohrid, nous avons participé ensemble à une émission de télévision où nous avons parlé de la nécessité d'un dialogue entre les cultures des pays balkaniques.

Luan écrit ses romans aussi bien en macédonien qu'en albanais. Son épouse, d'origine albanaise, est juriste. Quant à la famille de Luan, elle est en partie d'origine turque. Luan Starova

est le cousin de Fethi Okyar, compagnon d'armes d'Atatürk et son adversaire politique. Pour cette raison, il porte un intérêt tout particulier à la Turquie. À l'époque de Tito, il était ambassadeur de Yougoslavie à Tunis.

« À cette époque, dit-il, notre pays était respecté dans le monde. Aujourd'hui, notre horizon s'est considérablement rétréci. De plus, la situation économique s'aggrave de jour en jour. » Je sais que beaucoup d'intellectuels ex-yougoslaves pensent comme Luan, mais ne le disent pas par crainte d'être traités de "nostalgiques". »

« La raison de la guerre en Bosnie n'est pas seulement le nationalisme exacerbé des Serbes, continue-t-il. Tito avait constitué une armée puissante pour défendre l'indépendance de la Yougoslavie. Mais après sa mort, ce sont les Serbes qui ont hérité de l'armement lourd. Si l'on ne trouve pas de solution au conflit armé en Bosnie, la guerre peut s'étendre jusqu'ici. »

Luan a raison. La situation dans le Kosovo est déjà très tendue. Je lui explique que la Turquie a peut-être tort de mener une politique d'alliances dans les Balkans. Car celles-ci ont toujours abouti à la guerre dans cette région du monde.

En 1912, la Bulgarie et la Serbie s'étaient entendues pour se partager la Macédoine en cas de défaite ottomane.

Cette alliance fut suivie d'une autre entre la Bulgarie et la Grèce, puis le Monténégro signa à son tour un accord militaire avec la Bulgarie et la Serbie. Quand la première guerre balkanique éclata, la Turquie était affaiblie et bien isolée. Devant l'avancée de l'armée bulgare jusqu'à Çatalca, la population turque des Balkans fut en partie chassée de la Roumélie. Mais profitant d'un désaccord entre les alliés sur le partage de la Macédoine, les Turcs réussirent à récupérer une partie de leurs territoires.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Poissons qui s'enfuient au fond du lac Ohrid

C'est mon dernier jour en Macédoine. À l'hôtel Drim, je suis sur le balcon de ma chambre qui surplombe le lac Ohrid. En bas, les roseaux bruissent au bord du lac et le fleuve Drim coule sous un pont de bois. En face, d'immenses montagnes se dressent. Derrière elles, se trouve l'Albanie, le pays des aigles noirs qu'Enver Hodja avait fermé au monde pendant de longues années. Je me suis toujours intéressé à ce qui s'y passait, plus particulièrement après mon adhésion à un groupe d'extrême gauche dans lequel je ne suis pas resté longtemps. J'ai donc suivi de près les efforts de redressement de ce pays et sa lutte effrénée pour l'indépendance qui se transforma progressivement en paranoïa, après avoir tout de même tenu tête à l'Union soviétique, puis à la Chine. Aussi étais-je curieux de découvrir « l'homme nouveau » que revendiquait le régime communiste et la ville de Tirana où je n'étais jamais allé. Finalement, la passion de la démocratie atteignit ce pays – oui, même l'Albanie « pure et dure ». Les statues furent déboulonnées une à une. Désormais, le culte d'Enver Hodja n'existe plus, ni même « le miracle albanais ». Selon la presse occidentale, ce pays serait le plus pauvre, le plus arriéré des Balkans et, comme dirait Demirel, notre chef d'État actuel, « n'ayant pas dix sous pour vivre ». C'est pour cette raison qu'aller en Albanie ne me tentait pas spécialement. Mais de Struga, il est possible de se rendre à Tirana pour la journée avec une voiture de location. Voir sur place la misère, les maisons en ruines et les enfants affamés, se promener dans une ville fantôme où seuls circulent des

charrettes et des vélos...

Puis, peut-être, se faire détrousser sur le chemin du retour. On me raconta l'histoire d'un homme curieux comme moi, qui avait loué une voiture à Struga pour visiter l'Albanie. Il s'était arrêté à une station d'essence pour aller aux toilettes. Et que vit-il à son retour ? Les quatre pneus de sa voiture avaient disparu comme par enchantement ! Les voleurs avaient profité de son absence pour emporter les pneus. Cette histoire me rappelle curieusement le débat au sein du parti communiste français sur « la dictature du prolétariat ». À cette époque, un groupe d'intellectuels communistes parmi lesquels se trouvait Althusser, avait soutenu « la dictature du prolétariat » que la direction du parti voulait abandonner, en disant qu'il était aussi difficile d'abandonner un concept marxiste qu'une femme. Nous connaissons la suite ! Quant aux dirigeants albanais, ils s'entretinrent pour se débarrasser de leur propre dictature. Je veux dire par là que la question albanaise est une sorte de boîte de Pandore dans la vie de certains d'entre nous. Elle est propice aux réponses évasives du genre : « Ah oui ! Je connais bien les Albanais, ils adorent les poireaux », ou encore : « Avant la République, ils vendaient du *boza*¹³ dans les rues d'Istanbul ». Je m'étonne encore du fait qu'on ait pu nous faire croire que ce pays était le véritable bastion du communisme.

Voilà ce qu'écrit un ami, Mesut Tufan, qui y est récemment allé pour le tournage d'un film documentaire :

« C'est le pays le plus étrange que j'aie jamais vu. Comme si le temps s'était arrêté depuis un demi-siècle (et je me demande s'il s'écoulait avant). On dirait qu'ils ont été parachutés de je ne sais où dans les années 1990. Aucun bâtiment n'a fait l'objet de restauration depuis la révolution culturelle. Je suis dans une ville fantôme de quatre cent mille habitants. Un Turc vend des

sandwichs à une vingtaine de mètres de l'ancienne statue de Staline. La pyramide d'Enver Hodja est toujours là, et bien sûr, juste à côté du Centre culturel américain. »

Le lac Ohrid tout bleu scintille sous le soleil. Quant aux montagnes d'Albanie, elles sont teintées de gris comme hier, quand nous sommes allés pique-niquer à Naûme avec les écrivains invités au Festival de Struga. Nous avons traversé le lac du Nord au Sud en une heure. À gauche défilaient les rives de la Macédoine, à droite les montagnes d'Albanie. Nous sommes arrivés à Naûme en fredonnant les chansons de ces deux pays. Le monastère était là, sur le versant d'une colline rocheuse : de hauts murs, quelques peupliers et une église au toit de briques rouges dont les tours et les fenêtres faisaient penser davantage à une petite maison qu'à un lieu de culte. En visitant cette église qui est la plus ancienne de Macédoine, j'ai songé aux frères Cyril et Méthode, inventeurs de l'alphabet « cyrillique ».

À partir d'ici, ils avaient ouvert une nouvelle voie en traduisant la Bible et les Évangiles dans la langue des tribus slaves. Renonçant aux joies terrestres, ils avaient pris la route pour répandre « la parole de Dieu » dans les Balkans et christianiser les tribus slaves. Aujourd'hui, ils reposent au bord du lac Ohrid. Ils sont toujours ensemble dans le monument qui porte leur nom. Méthode, assis, tourne les pages d'un grand livre écrit en cyrillique. Avec leur regard distrait et leur barbe hirsute, ils paraissent pensifs. Je les ai vus ensemble, comme de leur vivant, dans le marbre du monument érigé à leur mémoire face au lac Ohrid. Et je me suis rappelé ce qu'avait écrit leur disciple Clément. Le patriarche fondateur de l'École d'Ohrid qui rayonna du IX^e au XVIII^e siècle disait que Cyril s'élevait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

appliquèrent aux Turcs durant les guerres balkaniques fut administrée plus tard aux Bulgares par les Grecs. *Les Balkans*, ce livre écrit par un témoin oculaire des événements, William M. Shoane, professeur d'histoire aux USA, est ouvert devant moi. Voici un extrait de la lettre d'un soldat grec datée du 11 juillet 1913 :

« Cette guerre fut un véritable carnage. Nous avons brûlé tous les villages abandonnés par les Bulgares. Eux aussi brûlent nos villages. Nous avons eu raison de ces fourbes avec nos fusils Mannlicher. Parmi les millions de prisonniers que nous avons faits à Nigrita, seuls quarante et un ont pu survivre. Nous sommes décidés à ne pas laisser la moindre trace de cette race. »

Et un autre soldat grec écrit ces lignes à Karka, le 12 juillet 1913 :

« Sur l'ordre du Roi, nous avons incendié tous les villages, car ceux-ci avaient incendié à leur tour nos belles villes de Serez et de Nigrita. Mais nous avons été plus sauvages que les Bulgares, nous avons violé toutes les jeunes femmes qui nous sont tombées entre les mains [...] Je me suis emparé d'une jeune fille de Serez qui fut immédiatement tuée. Mais avant, nous lui avons arraché les yeux. »

Et un autre soldat de conclure :

« Il est impossible de décrire ces atrocités. Dieu seul sait jusqu'où nous sommes capables d'aller. Nous nous exterminons réciproquement. »

Les peuples balkaniques qui avaient vécu sous l'administration ottomane une véritable « pax ottomanica » jusqu'au XIX^e siècle furent dressés les uns contre les autres par les États impérialistes. Cette belle région se transforma, selon les propres termes d'Ashmead Barlette, un observateur impartial, « en un

champ de ruines suite à un grand cataclysme et à l'invasion d'un Attila des temps modernes ». De cette horreur, les états-majors n'étaient pas les seuls responsables, mais aussi les intellectuels ultra-nationalistes et même les poètes – oui, malheureusement les poètes aussi.

Voici quelques vers du poète Ivan Arkudoff :

*« Regarde ce misérable vieux boiteux qui fuit devant la mort
et la colère
Écrase-le sous tes talons de fer, arrache-lui les yeux
Car ces yeux-là ne sont pas dignes de la Bulgarie [...]
Pourquoi hésites-tu, jeunesse bulgare !
En avant toute ! Toujours en avant !
Ce tapis fait de cadavres d'enfants et de femmes
Se déroule devant toi aussi doux que le gazon fleuri
Rajeunis ton âme avec l'odeur de leur jeunesse
Puis, ivre d'acharnement et d'héroïsme, répands des fleurs
sur la terre
Et avance comme si tu marchais sur un tapis de velours
dans un palais ! »*

Je n'ai pas l'intention de répéter ici les récits de ma grand-mère qui n'était encore qu'une jeune fille quand les Grecs entrèrent dans Salonique et les Bulgares dans Edirne, ni de raviver la flamme des souvenirs d'horreur dont mes grands-parents, ainsi qu'Ömer Seyfettin, furent les témoins. Je veux simplement souligner la dimension humaine de la destruction provoquée par les guerres balkaniques, en espérant que ces mêmes douleurs ne seront pas revécues.

La défaite ottomane lors de la première guerre balkanique

facilita en quelque sorte la tâche de l'armée grecque qui réussit à pénétrer dans Salonique un jour avant l'armée bulgare, en 1912. Ainsi, la ville fut détachée de la souveraineté turque, vieille de cinq siècles. Mais les choses prirent une autre tournure dès lors que sept années plus tard, la même armée nourrie du rêve de la « Grande Grèce » entama son avancée en Anatolie centrale.

Et ce rêve ne prit fin qu'avec la « Catastrophe d'Asie mineure ». Beaucoup d'eau coula sous les ponts pendant les cinquante années qui nous séparent de cet événement. Après cette catastrophe, la Grèce connut d'autres tragédies, telles les deux guerres civiles et l'occupation nazie. Mais l'année 1922 restera toujours un tournant dans la conscience nationale grecque. Car le peuple grec avait pour la première fois vécu une véritable tragédie sociale. Les centaines de milliers de rapatriés originaires d'Anatolie, contraints de fuir en laissant derrière eux leurs terres, leurs maisons et leurs voisins avaient connu la misère et le désespoir pendant de longues années sans jamais pouvoir s'intégrer à leur pays d'accueil.

Je me souviens des rues étroites et ensoleillées de Nea Smyrnia (la nouvelle Smyrne) à Athènes, où je me promenais avec mon ex-épouse. Les récits que nous racontait tante Stamatula qui avait perdu sa famille pendant la guerre me reviennent en mémoire.

Dans ma nouvelle *Une Maison à Athènes* inspirée d'une photographie que j'avais vue chez tante Stamatula, j'avais voulu raconter l'odyssée d'un Grec qui n'avait connu d'autre maison que celle qu'il avait quittée en fuyant l'armée turque à Smyrne, son errance, tel Ulysse, d'un pays à un autre, d'une solitude à une autre, jusqu'à sa mort sur une île en proie aux lézards et au vent. Mon but était, non pas de contribuer au rapprochement des peuples turc et grec, mais de mettre l'accent sur le déracinement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pourtant, les populations de ces deux villes avaient partagé tant de choses depuis des siècles ! Même s'ils n'avaient pas prié dans les mêmes lieux de culte, ils avaient labouré la même terre et partagé la même eau. Qui se serait douté qu'un jour la catastrophe arrivée en 1912 aux Turcs des Balkans allait frapper en 1922 les Grecs d'Anatolie, que depuis ce jour le différend entre la Turquie et la Grèce perdurerait malgré diverses tentatives pour le régler ?

Je pourrais écrire longtemps encore sur ce sujet. Mais je n'en ai pas le temps. Mon avion part dans une heure. Quel dommage, c'est justement l'heure de l'apéritif. Et si je commandais un ouzo, en turc cette fois-ci ? Si je levais mon verre à la santé de nos deux peuples, aux jours de paix que nous n'avons pu vivre et à la fraternité des peuples balkaniques ? Je sais que la solution de nos problèmes exige une démarche réaliste et non pas sentimentale. Mais qu'importe ! Voilà ce que disait Sait Faik dans Kalinikhta :

« Yani, ô Yani ! Yani le brun ! Toi mon ami Yani aux yeux noirs, petit-fils de Panayotis, le joueur d'orgue de Barbarie de Beykoz. Chante en grec *Ma beauté noire au goût de piment*. [...] Il fait nuit. [...] Les enseignes lumineuses s'éteignent. L'herbe s'obscurcit. [...] Yanaki, les lumières s'éteignent sur la place Omonia. [...] Le garçon du café Excelsior sur la place Omonia me lance : *Kalinikhta Kirios*²². *Moi aussi, Pancho, je te dis Kalinikhta !* »

Oui, la nuit tombe sur Salonique. Les eaux s'assombrissent dans le golfe. Moi aussi, chère S... je te dis *Kalinikhta ! Kalinikhta* à vous tous, amis grecs !

Macédoine – Istanbul – Salonique, août 1993

¹⁴ *Kemal* signifie « maturité » en ottoman.

¹⁵ Allusion aux jeunes militants exécutés après le coup d'État militaire du

12 mars 1971.

¹⁶ Partie de la maison réservée aux hommes.

¹⁷ Régiment spécial pour les non-musulmans d'Anatolie.

¹⁸ Danse anatolienne.

¹⁹ Chansons des Grecs d'Anatolie venant des milieux pauvres.

²⁰ Juifs de Salonique convertis à l'islam.

²¹ Allusion à la Révolution Jeune-Turque qui proclame la Constitution de 1908.

²² « Bonne nuit, Monsieur » en grec.

Sarajevo-Mostar de nouveau

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Même si j'ai dit que je n'étais pas venu à Stari Grad afin de voir le vieux monastère transformé en musée, je n'ai pu m'empêcher de jeter un coup d'œil à ce bâtiment qui jouxte la maison d'Hektorović. Les monastères se trouvent en principe au sommet des montagnes, éloignés des lieux d'habitation, alors que celui-ci, dominicain de surcroît, était situé au milieu de la ville, au centre d'une petite cour entourée d'arcades. Son église ressemblait plus à une forteresse qu'à un lieu de culte. Les Turcs me sont encore revenus à l'esprit, j'ai imaginé Uluç Ali Reis et ses hommes assaillant les hautes murailles avec leurs sabres tranchants. Ils n'attaquaient pas la foi catholique, mais une forteresse. Les Ottomans octroyaient certes la liberté de culte aux populations vivant sur les terres conquises mais elles n'étaient pas dupes de cette ruse. Cela dit, nous ne pouvons guère faire abstraction de l'image négative du « Turc » qui hantait la mémoire collective du peuple dalmate dont la culture particulière propre à cette géographie se développa sous l'influence de la République de Venise. Mais ces jours de conflits appartiennent désormais au passé, aujourd'hui la Turquie comme la Croatie sont candidates à l'entrée dans l'Union européenne et entretiennent des relations amicales.

On entre au musée en traversant une cour intérieure ombragée par les orangers et les palmiers. Parmi les objets exposés, les lettres d'Hektorović ainsi que ses livres imprimés à Venise ont attiré mon attention. On comprend que le maître était en étroite relation avec la culture italienne qui prédominait à l'époque, mais malgré cela, il était considéré comme l'un des fondateurs de la littérature croate. On le trouve aussi dans un tableau du Tintoret. Lorsqu'on voit la maison du maître et son style gothique inachevé qui s'érige tel un spectre au centre de Hvar aujourd'hui, on comprend l'omniprésence d'Hektorović. À l'arrière-plan du tableau du Tintoret, on aperçoit sur une colline

une oliveraie et deux crucifix s'élançant vers le ciel, au premier plan apparaissent cinq figures rassemblées autour du corps sans vie du Christ, entouré d'un linceul blanc. Le poète se distingue parmi eux avec ses cheveux courts gris, sa barbe blanche et son habit de velours rouge foncé. À côté, la jeune femme qui scrute avec plus de curiosité que de pitié le défunt doit être sa fille et, tout près d'elle, son gendre. Sont-ils partis en famille à Venise pour servir de modèles au peintre, ou est-ce Le Tintoret en personne qui s'est déplacé jusqu'ici ? Je ne le sais.

* * *

Hvar (qui vient du grec *Faros*) n'est pas seulement l'une des plus belles villes de l'Adriatique, elle possède aussi un héritage historique avec sa forteresse juchée sur la colline, ses tours, ses rues qui montent et qui descendent, ses constructions de style gothique et renaissance, son vieux chantier naval et au-dessus, le premier théâtre d'Europe ouvert au public. Ici, on peut également voir des maisons décorées de mosaïques romaines, des murs sur lesquels se dressent en bas-relief le lion de Saint Marc. Et cette architecture de pierre vous rappelle à chaque pas que vous vous trouvez bien sur les côtes dalmates. On n'appelle pas la mer Adriatique la « baie de Venise » par hasard, comme l'a précisé Fernand Braudel, car du point de vue architectural c'est l'endroit le plus harmonieux de la Méditerranée. Ayant rompu leurs liens avec la terre, les villes ne font plus qu'un avec la mer. Et grâce au commerce maritime, elles se développèrent tout au long de l'histoire. Cependant, l'île possède également des terres fécondes, des vignes, des oliveraies, mais en se promenant dans les rues de Hvar, en regardant les yachts ancrés au quai, en traversant d'un bout à l'autre la plus grande place de Dalmatie s'étendant entre la cathédrale et le chantier naval, vous réalisez que vous êtes bien – non pas dans un petit village –

mais dans une ville européenne.

Jésus, que l'on enterre sur le tableau du Tintoret du monastère de Stari Grad à Hvar, mange avec ses apôtres sur un autre tableau, celui de Matteo Ponzoni – encore un peintre vénitien – qui recouvre tout le mur principal de la salle à manger du monastère franciscain situé au bord de la mer. Du vin rouge remplit les carafes, il y a du poisson dans les assiettes. Et sur la tête de Jésus placé juste au centre de la table apparaît une aura jaune paille. C'est le dernier repas. Le fils de Dieu sera tout à l'heure crucifié sur le Mont des Oliviers. Pourtant il n'y a pas la moindre crainte dans les regards, ni de Jésus, ni des apôtres. Ils sont tous plongés dans une conversation houleuse. Il est évident qu'ils se trouvent non pas à Jérusalem mais en Dalmatie. Ils sont heureux dans ce lieu sans pareil que le climat méditerranéen a offert à l'homme. À l'arrière-plan, on prépare le repas dans la cuisine que l'on aperçoit à travers une porte entrebâillée, les serviteurs habillés d'un uniforme en soie à rayures jaunes et bleu marines se pressent pour servir du vin. Si vous voulez mon avis, Jésus comme ses apôtres est ivre. Ils se moquent tous de leur avenir. Cela vaut la peine de venir à Hvar juste pour contempler ce tableau.

Hvar, 2010

Du même auteur

Romans et nouvelles

- Un Long été à Istanbul*, Gallimard, coll. Du monde entier, 1980, coll. L'Étrangère, 1992 et coll. l'Imaginaire 2007
- La Première femme*, Seuil, 1986. (Coll. Points, 1994)
- Les Lapins du commandant*, Messidor, 1985. (Coll. Points, 1995)
- Le Dernier tramway*, Seuil, 1991. (Coll. Points, 1996)
- Le Roman du conquérant*, du Seuil, 1996. (Coll. Points, 1999)
- La Mort de la mouette*, Fata Morgana, 1997
- Les Turbans de Venise*, Seuil, 2001
- Balcon sur la Méditerranée*, Seuil, 2003
- Au pays des poissons captifs – Une enfance turque*, Bleu autour, 2004
- Les filles d'Allah*, Seuil, 2009

Récits de voyages, essais

- Nazim Hikmet et la littérature populaire turque*, L'Harmattan, 1987
- Istanbul, un guide intime*, Autrement, 1989
- Paysage littéraire de la Turquie contemporaine*, L'Harmattan, 1993
- Paroles dévoilées, Anthologie de la littérature féminine turque*, Arcantère-Unesco, 1993
- Journal de Saint-Nazaire*, Meet, 1995
- Retour dans les Balkans*, Quorum, 1997
- Le Mouvement perpétuel d'Aragon*, L'Harmattan, 1997
- Un Turc en Amérique*, Publisud, 1997
- Le Derviche et la ville*, Fata Morgana, 2000
- Yachar Kemal – Le Roman d'une transition*, L'Harmattan, 2001
- Mirages du sud*, l'Esprit des péninsules, 2001. (Coll. Points, 2005)
- Le chant des hommes*, Le Temps des Cerises, 2002
- De ville en ville. Ombres et traces*, Seuil, 2007
- Besançon, nature intime du temps*, Empreinte temps présent, 2007
- La Turquie : une idée neuve en Europe*, Empreinte temps présent, 2009
- Sept derviches*, Seuil, 2010
- Belle et rebelle, ma France*, Empreinte temps présent, 2011